

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 31 juillet 1907

Discours prononcé par M. Emile LEGOUIS, Professeur à la Faculté de Lettres

Mesdames,
Messieurs,
Mes chers Amis,

Votre beau lycée a tous les avantages de la jeunesse : un aspect riant à l'œil, des couleurs claires, partout des signes de vitalité joyeuse. Dès le seuil il donne je ne sais quelle impression printanière ; on sent qu'il a son été devant lui et l'espoir de la moisson. Mais il ne peut du même coup avoir les quelques privilèges de l'âge. Son passé le plus lointain est d'une quinzaine d'années. Il fonde assurément une tradition, mais il n'a pas encore d'histoire. Il n'a même pas eu le temps de se faire une génération de ces anciens élèves devenus maîtres à leur tour qui puissent rehausser de leur présence ses cérémonies. Et voilà j'imagine, pourquoi m'échoit l'honneur immérité de présider à la solennité de ce jour. Mon meilleur titre est d'être du voisinage et d'avoir des fils qui jouissent de ses leçons. Mais sans doute on aura senti que mon attachement pour être de fraîche date, n'en était pas moins robuste.

Votre lycée n'a pas d'histoire encore, disais-je. Mais il est en train de s'en faire une. Et comme toutes les histoires la sienne se marque par des changements, des successions d'hommes, des départs et des regrets. Puis-je me tenir d'exprimer tout haut les sentiments attristés que chacun éprouve aujourd'hui, parents, professeurs et élèves, en songeant que cette distribution des prix est la dernière d'une direction qui aura tout fait pour la prospérité et le renom de cette maison ? Le proviseur qui depuis quatre ans gouvernait ce peuple nombreux et animé que vous êtes, va prendre, après toute une vie de brillants services universitaires, la retraite à laquelle son âge (qui l'eût cru ?) lui donne droit. Nul de nous, certes, ne s'en fût avisé à le voir si vif et si alerte, n'ayant pris aux années successives que l'expérience que chacune apporte, sans rien de ce faix sous lequel elles ploient tant d'autres épaules que les siennes. Trop court à notre gré aura été son passage en ce lieu, mais il n'y laissera pas moins une durable trace. La grande humanité de son caractère, son sens droit, son esprit tolérant et libéral, la courtoisie de ses manières, cette fleur d'agrément que posent sur les menus actes d'un homme des goûts artistiques élevés, et d'autant plus piquante qu'elle orne une intelligence dressée à la discipline des sciences exactes ; ces diverses vertus auront contribué à façonner la nature d'un lycée jeune, sur lequel les effigies et les empreintes se gravent aisément, car il est de pâte tendre et sa physionomie n'est pas déterminée à l'avance par de longues habitudes. C'est avec mélancolie que nous le voyons s'éloigner et que je lui adresse, j'ose dire au nom de tous, l'assurance émue d'un inaltérable souvenir.

Si je me bornais à cet hommage, je crois bien que j'aurais pleinement répondu à votre attente. Vous me dispenseriez volontiers d'un plus ample discours et vous auriez de l'estime pour mon

laconisme. Mais l'usage ne me permet pas d'être tout à fait aussi bref. L'Université en sa vieille sagesse a pensé que vous seraient plus précieuses les récompenses atteintes après la traversée d'une seconde allocution. Tant pis pour le harangueur qui joue, dans cet ingénieux mécanisme, le rôle de poids retardateur. Vous demander pour sa fâcheuse situation une pensée charitable serait trop d'exigence. Son embarras est grand cependant et, pour des yeux désintéressés, digne de quelque sympathie.

Il a le choix entre des exhortations si générales qu'elles risquent d'embrasser le vide sans étreindre aucune conscience particulière, ou bien, s'il se restreint à parler de ce qu'il sait et qui peut être utile, des conseils si spéciaux qu'ils n'iront qu'à un groupe infime sur le millier que vous êtes. Il s'expose ainsi à commettre l'inconvenance d'un aparté dans une réunion.

Ce second inconvénient est grave, j'en conviens, mais à tout prendre je le préfère au premier et j'en accepterai les conséquences. Je me dis que si les paroles de ce jour ont leur raison d'être, c'est à condition d'apporter un peu de l'expérience, limitée sans doute mais précise, qu'un plus ancien a pu glaner dans la vie. Son rôle est d'indiquer du doigt à quelques-uns une voie qu'il ait explorée lui-même ou dont il ait sûre connaissance. Tous ne pourront profiter de ses avis ; car vous visez à des carrières infiniment diverses. Mais qu'une demi-douzaine seulement y trouvent à prendre, il sera plus satisfait que d'avoir prononcé ces paroles larges qui visent tout le monde et qui ne touchent personne. Il aura essayé de répondre, dans la mesure de sa compétence, à la préoccupation qui existe déjà chez les plus grands d'entre vous, ceux qui vont sortir du lycée pour entrer dans la vie ; préoccupation qui obsède plus encore vos parents, si anxieux à l'heure du choix pour vous d'une carrière. Et puis, si son conseil se trouve bien étroit, il se dit que les présidents changent, que c'est tantôt un magistrat, un homme de lettres, un officier, un fonctionnaire, un savant qui vous parle de cette estrade. Chacun de ceux-là peut successivement vous apporter son renseignement spécial ; de cette manière les négligés d'aujourd'hui auront leur tour et recevront quelque autre année l'avis qu'ils souhaitent.

Or, tout comme notre vieille connaissance, Monsieur Josse, je suis orfèvre, et très spécialisé dans l'orfèvrerie. Mes paroles s'adresseront surtout à ceux d'entre vous qui se destinent au professorat, et encore parmi eux à ceux qui étudient les langues vivantes, et même plus particulièrement parmi ces derniers, à ceux qui entendent poursuivre leurs études d'anglais.

Le lieu est d'ailleurs de choix pour des conseils ainsi dirigés. J'ai ouï-dire que l'enseignement de l'anglais était dans ce lycée un modèle du genre ; que telles de vos classes voyaient défilier – Français et étrangers, maîtres en herbe ou déjà en exercice – un cortège presque ininterrompu de visiteurs venus s'émerveiller et s'instruire devant les leçons qui vous sont faites. Eh bien ! à ceux qui auront reçu ces excellentes leçons, je voudrais signaler, entre les nombreux fruits qu'ils en pourront retirer pour l'avenir, un avantage peut-être moins connu d'eux que les autres, grand cependant pour eux-mêmes et capital pour notre pays.

Il s'agit de positions, non éblouissantes, mais sûrement désirables, à occuper de par le monde. Et il s'agit de la formation d'un bataillon d'élite de jeunes Français pour les aller prendre. Ce sont des professeurs que je propose d'exporter, de jeunes hommes qui constitueraient dans de grands pays certains des cadres intellectuels qui leur manquent, qu'ils nous demandent et que nous ne leur fournissons pas.

Il faut, il manque en Grande-Bretagne, plus encore aux Etats-Unis, et un peu partout dans la moitié anglo-saxonne de l'univers, un essaim de bons professeurs français de français dans les Universités. Les Français qui vont là-bas sont rares jusqu'ici, et ceux qui y vont ne sont pas (il y a certes de brillantes exceptions) les meilleurs représentants possibles de la France. C'est trop souvent le hasard de sa présence sur les lieux qui a décidé du choix de tel Français pour enseigner notre langue, notre histoire, notre littérature, notre civilisation. Il arrivait que celui-ci ne s'en était guère inquiété jusque-là, parfois même il ne s'en était pas inquiété du tout. Il avait lu quelques romans contemporains, de ceux qu'on appelle des romans de chemin de fer. Il possédait mieux l'argot que l'histoire de sa langue. Il avait, qui sait ? des notions confuses de sa grammaire et de son orthographe. De pareilles nominations ont été longtemps de règle, mais, vous le savez, un commerçant ne conserve sa clientèle que par la loyauté de ses produits. L'ignorance se dévoile un jour et la déconsidération commence vite. Or, en regard de ces professeurs d'occasion, sans culture préalable ni méthode, sont venus s'installer à l'étranger – pour enseigner le français, entendez bien – des érudits d'Allemagne ou de Scandinavie, fort endoctrinés, haut bâtis en savoir philologique. Peu à peu, les chaires de français des Etats-Unis et d'ailleurs, leur échurent. Ils y ont introduit l'enseignement scientifique et aussi, pour tout dire, germanique du français. Ce n'est assurément pas la langue de la dernière année que ceux-ci propagent ; beaucoup savent peu le français d'aujourd'hui et le parlent mal. C'est le vieux français seul qui les occupe, et pour cause. Ils enseignent, pourrait-on dire, notre nation et sa langue comme choses mortes. Leurs idées de notre culture présente, quand elles ne sont pas décidément hostiles, demeurent vagues. C'est ainsi qu'à l'Université de Yale sur dix cours supérieurs, six portent sur le vieux français. A celle du Wisconsin, sur six cours supérieurs, six sont consacrés au vieux français. Les élèves de Wisconsin qui suivent ces cours sont en droit d'imaginer, en entendant des Allemands leur parler uniquement de choses françaises d'avant l'an 1500, que nous avons cessé d'être ; que nous avons passé sur la terre, tout comme les Latins et plus que les Grecs. Toutefois, grâce à leur réel savoir, à leur esprit de méthode et à leur application, ces maîtres tudesques n'ont pas eu grand peine à se substituer à nos nationaux improvisés professeurs. Naturellement, à mesure qu'ils atteignent à une situation influente dans quelque université du nouveau monde, ces mêmes Allemands (comment les en blâmer ?) ne se font pas faute d'y appeler, à l'exclusion des nôtres, leurs compatriotes. Un courant d'exportation universitaire s'établit, à nos dépens, entre Berlin et New-York. C'est ainsi que l'on peut telle riche université américaine ayant un groupe de six à huit maîtres échelonnés autour de la chaire de langues romanes, et parmi ceux-là pas un seul venu de France. Les plus proches de nous sont à l'ordinaire des Belges ou des Suisses, mais les vrais Français demeurent l'exception. Ai-je besoin de vous dire combien notre pays y perd dans son intérêt et dans son prestige ? Personne de chez nous pour le représenter directement, dignement, pour le faire estimer et aimer. Au lieu de cela des étrangers pour parler sa langue et pour parler de lui, empêchés de le faire connaître par leur ignorance de son véritable esprit, ou même intéressés par leur propre patriotisme à entretenir sur son compte de fâcheux préjugés.

Telle est actuellement la situation. Disons plutôt que telle elle était tout récemment encore, car il y a des signes de mieux dans l'air. Elle s'améliore en ceci surtout que les Anglais et les Américains s'avisent de l'excès de germanisme qu'il y a là et du réel avantage qu'il y aurait à ce que la France s'exprimât par des bouches françaises autorisées. On attend, on désire, on favorise du dehors maintenant un courant d'immigration française intellectuelle. Ce serait sujet

de surprise et de tristesse que l'abstention persistante de notre jeunesse, alors que les goûts un peu vagabonds de cet âge peuvent dans l'occurrence si bien se concilier avec les intérêts de sa patrie et ceux de son propre avenir. Car il n'est nullement question de se jeter dans de folles aventures. Il est question d'aller cueillir sans risque des situations enviables, plus belles à coup sûr que celles où atteignent la plupart de ces candidats, pleins de mérite et d'intelligence, qui se pressent en foule à l'étroite entrée des fonctions accessibles chez nous. Trois en moyenne s'offrent ici où un seul suffirait. Ce sont alors de précieuses énergies qui demeurent en vain. Combien elles seraient mieux employées, si elles allaient en quelque sorte prolonger la France au dehors, au lieu de s'énerver sans profit pour elle au-dedans ! J'ajoute que la tâche à laquelle je convie les plus entreprenants n'a rien de rude. Elle a pu contenir une part inquiétante d'imprévu pour les pionniers, mais déjà ceux-ci ont préparé les voies et épousseté les sièges où leurs successeurs n'auront plus qu'à s'asseoir.

On pourrait préciser ces remarques générales par des faits nombreux. Je me contenterai d'un exemple, d'un seul, que je prendrai tout récent.

Il y a deux ans, un professeur d'une Université du Massachusetts aux Etats-Unis, à la fin d'un séjour qu'il faisait en France, venait me trouver. Il aurait voulu emmener un de nos licenciés pour l'installer dans un poste vacant. Il me disait la difficulté et la médiocrité du recrutement local, son désir (qui était celui de beaucoup d'Américains compétents) d'avoir là-bas des Français qualifiés pour enseigner. Le poste dont il s'agissait était une sorte de maîtrise de conférences payée 1.000 dollars – soit cinq mille francs -, conditions très convenables pour un débutant. Par malheur mon visiteur était à la veille de son départ ; il n'avait songé à s'adresser à moi qu'à la dernière minute ; la nomination devait se faire d'urgence. Quelle que fût notre diligence, il nous fut impossible de mettre à si bref délai la main sur le sujet désiré. Le professeur américain – qui décidément ne voulait pas recourir à des Allemands et qui tenait à un enseignement français bien moderne – dut se contenter cette fois d'emmener avec lui, pour représenter dans son collège notre langue et notre littérature, un assortiment de phonographes dans lesquels étaient enregistrés les morceaux de nos poètes et de nos prosateurs marqués à son programme, et qu'il avait fait répéter dans l'instrument par des maîtres de diction parisiens.

Toutefois je lui dis que, s'il voulait bien m'avertir un peu moins tardivement, je me faisais fort de lui procurer à l'avenir des maîtres en chair et en os dont il serait satisfait. Or, l'année suivante, un jeune homme, qui avait d'ailleurs mieux que le titre de licencié requis – il était premier agrégé d'anglais et en passe d'obtenir en France même une situation honorable, - s'offrait pour tenter l'expérience. Il se sentait le goût du voyage ; il éprouvait le besoin de s'élargir l'esprit par un séjour dans un pays neuf ; il avait aussi la claire notion de cet encombrement sur place qui laisse chez nous peu de chance, même aux meilleurs, d'atteindre à une condition de vie au-dessus du médiocre. Il partit donc, et six mois après il m'écrivait des Etats-Unis une lettre où il exposait avec tant de netteté et de simplicité les avantages qu'il avait recueillis pour lui-même, et où il insistait fort judicieusement sur ceux qui attendaient ses imitateurs, que je crus ne pouvoir mieux faire que d'en donner publiquement lecture aux étudiants d'anglais de la Sorbonne. Lui-même allait quitter, non sans regrets réciproques, l'Université où il s'était fixé d'abord. Il la quittait parce qu'elle n'était pas en mesure de lui donner un avancement immédiat, mais c'était pour occuper dans une autre Université américaine un poste de professeur-adjoint rétribué 1.600 dollars, ou huit mille francs, que son

succès dans son premier emploi lui avait valu. Cependant son propre poste de début, devenu vacant, était aussitôt offert à un autre étudiant de la Sorbonne et accepté par lui. Entre temps, encouragée par cette réussite, la même Université réclamait un, puis deux, puis trois *instructors*, tous Français. Encore une fois, la soudaineté de ces appels rendait difficile d'y répondre. C'est par télégramme que venaient les demandes et il fallait trouver des émigrants licenciés avec une rapidité toute électrique. Cependant on y est parvenu et voilà, n'est-il pas vrai ? toute une petite colonie française promptement installée en Amérique, en voie de prospérer, évinçant les étrangers et rendant les phonographes superflus. Mais c'est parce que j'ai eu en cette circonstance l'impression d'être pris de court, et que j'ai constaté que les acceptants eux-mêmes s'embarquaient avec un air de surprise ; c'est pour avoir vu la nécessité de préparer les voies à l'avance que je porte la question devant les lycéens eux-mêmes, qui sont les étudiants de demain et qui pourront être – sans étonnement ni improvisation – les voyageurs d'après-demain.

J'ai déjà cité des chiffres et mentionné des sommes d'argent, non sans quelque componction, car j'avais conscience de rompre avec les traditions de haut idéalisme de cette solennité. Je me dépêche de consommer ma faute en vous disant que les postes d'*instructors* américains mènent par des échelons assez rapidement franchis, vers 35 ou 40 ans, à des chaires d'université dont le traitement est de 15.000 fr. normalement, sans parler des 20.000 et même 25.000 fr. qui leur sont attribués dans quelques universités privilégiées. Mais je n'ose vraiment pas – ce n'est pas le lieu – entrer dans de minutieux détails sur le prix de la vie au-delà de l'Atlantique, ni fixer le rapport qui existe entre les traitements initiaux et les dépenses. Je me borne à vous dire que l'agrégé qui a ouvert le feu estime le prix de la vie dans l'endroit où il était à peu près égal à ce qu'il est chez nous. Il a pu, m'affirme-t-il, outre ses frais de traversée aller et retour, vivre très confortablement et faire même quelques économies dans sa première année. Pour vous faire profiter de son expérience j'ajoute encore ceci – il est très affirmatif sur ce point - : les connaissances essentielles à emporter là-bas sont, avec la langue anglaise, de solides notions de notre grammaire historique, de notre littérature et de notre histoire politique, de notre civilisation principalement.

Ne vous imaginez pas, parce que je ne vous ai parlé que d'un cas particulier (celui à vrai dire que je connaissais le mieux), que ce soit un fait isolé, exceptionnel. Je ne pense pas exagérer en disant qu'il y aura d'ici à vingt ans environ plus d'une centaine de situations semblables à cueillir dans les pays de langue anglaise, situations qui nous reviennent en quelque sorte de droit, par nature, et que nul étranger ne pourra nous ravir que par notre indolence ou notre désertion.

Mais je me plais à croire que nous ne faillirons pas à notre devoir d'expansion. Et je vois à notre exportation intellectuelle deux conséquences à peu près également excellentes.

Ou bien nos jeunes émigrés, trouvant là-bas une vie large et saine, retenus aussi par les avantages pécuniaires que j'ai dits, se décideront à y rester et deviendront par la force des choses, - sinon eux-mêmes, du moins leurs descendants, - des Américains. Mais ne croyons pas qu'ils soient par là perdus pour nous. Leur sang français coulera dans les veines d'un grand peuple qui est en train de faire l'avenir. Leur esprit français entrera de cette manière dans la composition d'un élément considérable de l'humanité future. Ils auront à leur mesure, selon leur valeur individuelle, et bien au-delà de leur nombre, un peu francisé ce peuple

composite, où les anglo-saxons dominent, où sont entrés déjà dix millions d'Allemands, et qui, si nous n'y prenions garde, se constituerait dans l'ignorance, peut-être dans l'hostilité de notre génie national.

Ou bien encore il se passera ceci : la plupart caresseront des idées de retour et reviendront, en effet, après une ou plusieurs années passées au dehors. Disons d'abord qu'ils n'auront rien exposé de leur avenir en France à s'expatrier momentanément, si le règlement longtemps réclamé, toujours promis, imminent certes, et dont on ne s'explique pas pourquoi il n'est pas promulgué déjà, (c'est une simple signature à donner et deux à trois ans auraient pu suffire), leur assure que les années d'enseignement du français à l'étranger leur seront comptées comme passées au service de l'Université elle-même, avec avantages égaux pour l'avancement et la retraite. Voilà pour nos voyageurs. Mais pour la France, quel profit n'y aura-t-il pas à retrouver hommes faits, mûris par les leçons de choses de l'étranger, ceux qui n'auront quitté leur patrie que pour y revenir. Je ne voudrais pas avoir l'air de tracer cde ces émigrés à temps un portrait idéalisé, plus beau que nature. Oh ! je sais bien que tous les voyageurs ne donnent pas d'eux-mêmes au retour une impression de perfectionnement sans mélange. Il en est qui rentrent au logis blâmant (ou plus exactement blaguant) tout des régions lointaines où ils ont vécu, prouvant par leurs négations qu'ils ne les ont pas comprises. Il en est d'autres qui reviennent au contraire dédaigneux et sarcastiques, avec un fâcheux air de commisération envers leur pays d'origine. Ces deux types sont fréquents et compromettants. C'est aussi qu'un bon voyageur ne s'improvise pas plus qu'un bon cordonnier. Or, justement, il est question ici de constituer un corps de Français qui *sachent* voyager, qui *sachent* séjourner au dehors et s'instruire par leur séjour, qui aient au départ cette sérieuse connaissance de la langue nécessaire pour traverser les apparences et aller chercher la vérité au cœur même des choses et des habitants. Ceux que j'entrevois reviendront chargés d'observations justes et précises parce qu'ils seront partis préparés pour cueillir, non au hasard et sans sacoche où mettre leur butin. Ils rentreront sans aigreur ni parti pris dans aucun sens, sympathiques aux pays visités parce qu'ils auront su derrière des étrangers voir des hommes ; mais aussi affermis dans leur patriotisme par l'absence, et par le heurt instructif avec d'autres patriotismes. Il seront ces Français qu'il faut plus nombreux à la France ; des fils qui auront pu la considérer tendrement de loin, avec assez de recul pour voir se dessiner ses contours ; qui auront médité à l'air libre sur son bien, plus sainement qu'en édifiant des théories en chambre close, sans les comparaisons correctrices ; des citoyens enfin capables de renseigner sur le dehors leurs frères sédentaires, dans un esprit d'amour.

Emile LEGOUIS

(1861-1937)

Agrégé d'anglais (1885)

Traducteur et angliciste